
Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

L'ascèse

Suzanne Jacob

Number 306, Winter 2015

Faire moins avec moins. Pourquoi nous acceptons l'austérité

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/72766ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Jacob, S. (2015). L'ascèse. *Liberté*, (306), 37–39.

L'ascèse

Le pervertissement du « faire plus avec moins ».

Suzanne Jacob

COMMENT ne pas être cassée, culbutée, emportée par les catastrophes qui se succèdent et s'abattent sur mes écrans? Comment ne pas me laisser submerger? Par quelle discipline refuser à l'imagination de compléter les pointillés, de remettre ce pied, cette main, cette tête aux corps auxquels ils appartenaient? Par quelle rigueur interdire à l'imagination de prêter à ces morts les derniers instants qu'ils n'ont pas eu le temps de vivre? Par quelle ascèse me soustraire à la manipulation de mon avidité sentimentale pour l'horreur et le scandale? Quelle forme de sobre insoumission me permettrait d'échapper à l'intoxication informationnelle tout en restant suffisamment informée pour ne pas perdre mon titre de citoyenne lambda utilisatrice, membre de la communauté, répondant au plus petit dénominateur commun (PPDC) de fonctionnement social requis pour accomplir les transactions quotidiennes, hebdomadaires, mensuelles et annuelles?

Y aurait-il une forme d'austérité à la fois hygiénique et confortable qui constituerait un drain contre les infiltrations successives susceptibles soit de me paralyser dans l'ahurissement d'une compassion stérile, soit de me hisser sur les cimes des meringues de l'indignation? L'ostéopathe me l'a bien dit, cette question est vieille comme l'espèce humaine et Siddhartha Gautama, le Bouddha, IV^e ou V^e siècle avant J.-C., est déjà passé par là avant moi. Découvrant l'ampleur et l'ubiquité et la répétition inéluctables de la souffrance, il s'est assis en sauvage (en lotus) à l'ombre d'un pipal et il n'en a plus bougé avant d'avoir trouvé la voie du *rien de trop*. Alors seulement, il a accepté le bol de riz au lait que lui tendait

la villageoise Sujata depuis dix jours. L'ostéopathe m'a aussi expliqué, grâce à des exemples accessibles, que tout était illusion, y compris mon lumbago. J'ai fini par lui demander si je pouvais lui faire un chèque en bois. Il m'a répondu profondément : « Le cynisme ne fait qu'épaissir l'illusion. »

Deux mille cinq cents ans après Gautama, Navi Radjou, un consultant indien en stratégie des entreprises, spécialiste de l'innovation et du leadership, formé à la méthode Six Sigma, propose au monde des affaires, de sa base de la Silicon Valley, le *jugaad*, l'innovation frugale. Il s'agit de *faire plus avec moins* en faisant preuve d'ingéniosité. Dommage que ma belle-mère soit disparue, elle aurait reconnu le *jugaad* comme son invention, elle aurait peut-être réclamé sa part de distinction, une nomination, un doctorat? Une mamie Fellow héritière du bouddhisme en Mauricie? Pas du tout. Je fais fausse route. Mamie, fille aînée d'un honnête marchand de chevaux, n'aurait jamais réussi à s'estimer à un prix supérieur à sa valeur marchande. De plus, à son époque, l'estime de soi n'était pas cotée en bourse et n'avait pas ses salles de gym. Si on vous parlait de haut, vous n'aviez qu'à grimper sur un cheval et à hennir de plus haut que l'illusion. Mais aujourd'hui, comment faire la différence entre le haut et le bas, entre l'illusion et la foudre, quand la foudre de Catatumbo a ses éclipses, quand l'illusion est coincée entre les mâchoires des injonctions contradictoires qui font saliver le cynisme?

Les mots sont, comme les sols instables, sujets aux glissements de terrain. Le cynisme est un de ces mots qui a connu une série de glissements ahurissants au cours des siècles, depuis la Grèce de Diogène (v. 413 – v. 327 av. J.-C.) jusqu'à la génération Bof d'aujourd'hui. D'une pratique subversive et jubilatoire de la contestation de Diogène, on est passé à l'impudence énergique et à l'effronterie provocante, pour finir,

tout récemment, par contamination de l'anglais, à un « état d'esprit caractérisé par une faible confiance dans les motifs d'autrui, à un manque de foi ou d'espoir dans l'humanité ». D'une pratique subversive et jubilatoire de la vie, on est passé à une conviction atone, inerte et fatiguée, que les gens agissent tous et toujours dans leur propre intérêt, sans se souvenir du bol de riz de la villageoise Sujata, ni des aidants naturels, ni de l'innovation frugale (*jugaad*) spontanée de ma belle-mère.

Diogène était peut-être bien une des réincarnations du Bouddha. Toujours est-il qu'il était le fils d'un banquier de Sinope condamné à l'exil pour fabrication de fausse monnaie. C'est ce qu'on raconte d'à peu près certain à son sujet. Mon père, qui ne s'appelait ni Diogène ni Radjou, qui n'était pas fils de banquier mais tout de même fils de comptable, a répété des milliers de fois dans sa vie, et cela jusqu'à l'âge avancé de quatre-vingt-treize ans : « Les maudites banques. » Né en 1913 – l'année où les Caisses d'épargne et de crédit fondées par Alphonse et Dorimène Desjardins prenaient le nom de Caisse populaire Desjardins –, mon père a été sensible dès son jeune âge au fait que les institutions bancaires avaient inscrit parmi leurs objectifs de départ de faire échec aux usuriers. Selon lui, ces institutions donnaient, au fil des ans, des signes inquiétants qu'elles étaient en train non pas d'éliminer les usuriers, mais bien de prendre leur place.

Il a fallu environ deux mille cinq cents ans pour que la voie du Bouddha devienne la voie des grandes institutions financières. Si on se penche sur l'histoire de la Banque d'épargne de la cité et du district de Montréal qui deviendra la Banque Laurentienne, on observe qu'il n'est pas nécessaire de mettre un écart d'autant de siècles pour opérer un pareil détournement de fonds. Fondée le 26 mai 1846 par Monseigneur Ignace Bourget avec une soixantaine de citoyens éminents auxquels se joignent MM. Louis-Hyppolite Lafontaine, Louis-Joseph Papineau, Georges-Étienne Cartier, c'est en 1902 que la Banque lance l'opération de la « Petite banque à domicile », afin de sensibiliser les enfants à l'épargne. La « petite banque » est une tirelire munie d'une serrure ne pouvant être ouverte qu'en succursale. Soixante-six ans plus tard, en 1968, « le gouvernement canadien ayant décidé d'accorder une marge accrue aux banques pour leur permettre d'étendre leur rayon d'action, les institutions peuvent désormais payer et prélever n'importe quel taux d'intérêt, les seules règles étant celles du marché ». En 2013, pour le centième anniversaire de naissance de mon père décédé, la Banque Laurentienne enregistrait des résultats record pour une septième année consécutive. (Petits épargnants, petites épargnantes, ne soyez pas mesquins, mesquines, accueillons l'évidence : une bonne défense nécessite une grosse dépense [Piké Subban]. Nécessité fait loi, c'est la base. Comment dépenser plus avec moins, c'est l'anabase [l'esprit s'évade dans les paradis fiscaux]. Résoudre les doubles contraintes, c'est la catabase [descente aux enfers, peurs, menaces sereines : ils auront le choix pour nous baiser]).

Restons près de nos sous : c'est la « Petite banque à domicile » qui m'intéresse, même si je sais bien que ce n'est pas du tout grâce à elle que Mgr Bourget a pu faire

ériger sa basilique Marie-Reine-du-Monde sur le modèle de Saint-Pierre-de-Rome, mais bien grâce aux fruits d'une quête exceptionnelle appelée « campagne de souscription », déjà. (Après, si nécessaire, tu mets des clous sur le parvis pour écorcher les quêteux.) Cette Petite Banque Laurentienne avait pour ancêtre le cochon. En France, une tradition ancestrale consistait à faire ingurgiter aux cochons de petits sacs de pièces d'or. Les paysans se protégeaient ainsi des impôts. Une fois le percepteur passé à domicile, on étripait le cochon pour récupérer les pièces d'or, le lard et le jambon. Mes parents n'étaient ni paysans, ni agriculteurs, ni villageois comme Sujata au bol de riz au lait, mais ils se consacraient tout de même à l'élevage de leurs enfants. Nous n'avions ni cochon ni tirelire, mais de petits carnets d'épargne de la Banque Nationale du Canada d'Amos en Abitibi. À cette époque, vers 1950, les seuls moyens qu'avaient les enfants pour faire des économies étaient de les voler dans le porte-monnaie de leur maman. C'était donc les parents qui distribuaient leurs propres économies dans les comptes de leurs enfants. Les enfants, pour leur part, investissaient le plus souvent les sommes soustraites au porte-monnaie de leur maman dans l'achat d'enfants mis en vente par la Sainte-Enfance, des enfants chinois ou africains le plus souvent. Au sein des écoles, l'achat d'enfants chinois et africains faisait l'objet d'une concurrence qui avait pour conséquence de nous persuader qu'il n'y avait pas d'enfants en urgence d'adoption dans le pays et pour effet secondaire de masquer le marché noir de bébés illégitimes entre le Québec et les États.

Arrive ce dimanche de Pâques de 1950. Maurice Duplessis, l'ennemi personnel numéro un de notre famille, est au pouvoir, et pourtant, en rentrant de la messe de Pâques, chaque enfant trouve, pour la première fois de sa vie, sur la table, un petit panier à son nom dans lequel est niché un lapin, un canard ou une poule, chacun entouré d'œufs et de bonbons de Pâques. Oh, nous sommes si heureux, si gâtés, nous qui partageons parfois, à l'occasion d'un anniversaire, les palettes de gomme en six et les carrés de Chicklets en quatre ! Et il y a ce grand panier vide, au milieu de la table, dont on ne sait pas à quoi s'attendre ! Va-t-il se remplir magiquement ? De manne ? Pourtant, nous sommes déjà comblés, comme jamais ! Notre père a l'air très content. Il va même faire un discours alors qu'il n'y a pas de campagne électorale en vue. « Mes chers enfants, nous sommes chanceux. Maintenant, nous allons penser à partager. Il y a des enfants comme vous, dans notre ville, qui n'ont aujourd'hui que des tartines de saindoux à manger. Si vous le voulez bien, vous allez choisir ce que vous désirez partager, parmi vos chocolats, avec quelques-uns de ces enfants, en remplissant le panier vide qui attend sur la table. »

La maison où nous sommes entrées, ma sœur aînée et moi, dans la côte, de l'autre bord de la rivière, n'avait pas de plancher. C'était de la terre battue. Je n'ai jamais oublié cette terre-là, grise, froide, humide, leur plancher. J'ai touché pour être bien sûre. Ça, c'était donc une case, pas une maison. On était en Afrique, mais la dame qui pleurait était blonde. Le panier de Pâques était déjà vide, la dame essayait la bouche des enfants en nous priant de les excuser d'avoir eu faim.

L'homme n'était pas là. Peut-être travaillait-il au bureau? « Mais non, m'a dit mon aînée, l'homme, il est en train de boire sa paye à l'hôtel Queen. — Comment tu sais? — Je sais, tais-toi, l'homme boit toujours sa paye à l'hôtel Queen. Après, il rentre et il les bat. — Est-ce qu'on devrait les adopter? — Tais-toi. Tu ne sais même pas ce que c'est qu'une tartine de saindoux. »

Elle avait raison, ma sœur. J'avais entendu « tartine de sein doux ». Un même mot soulève dans la mémoire des éclats d'histoires tous liés à la découverte et à l'apprentissage de la vie au sein (bis) de mondes divers. Ces éclats nous traversent de part en part à une vitesse fulgurante sans laquelle nous ne serions pas en mesure de tenir le moindre bout de conversation. Quand je suis entrée hier au P'tit Bonheur, la nouvelle herboriste m'a paru devoir émerger d'une telle profondeur mémorielle, de devoir ramer si longtemps avant d'accoster au comptoir, que je n'ai pu m'empêcher de m'excuser de l'avoir tirée de ses pensées. « Je pensais à l'espèce humaine, a-t-elle dit simplement, et je me disais que tout compte fait, j'avais commis une erreur lorsque je me suis décidée à avoir un enfant. Je me disais que l'espèce humaine n'est pas chez elle sur cette planète. Si nous étions chez nous sur cette planète, nous ne chercherions pas à la détruire. Mais quelle planète pourrait donc nous convenir, où s'apaiserait enfin notre rage de tout détruire? »

C'était donc de cette profondeur que la jeune femme avait émergé, et moi, je ne cherchais que de la levure de riz rouge. Elle a dit : « Cholestérol? » J'ai dit : « Pour un ami. » Elle a dit : « Il a bien de la chance d'avoir une amie. » J'ai dit : « Oui, mais il n'a pas de veine et il n'a pas de pot. » L'herboriste a ramassé ses cheveux : « La levure de riz rouge n'est pas rentrée. Ça ne vous arrive pas d'être accablée par l'idée de l'infini de la destruction? »

J'AI consulté ma montre. Elle indiquait que j'étais en retard, comme elle l'indique toujours fidèlement quand je cherche à me soustraire aux émeutes nerveuses provoquées par les mots. Je devais fuir. Trop de tessons, tisons, étincelles déformés clignotaient sur ma console et essayaient de se

reconnecter : *accablée, idée, infini, espèce, destruction...* Mais surtout, il me fallait réfléchir à cette incongruité d'une jeune femme qui méditait sans garde-fou, sans casque protecteur, sans tapis de méditation, dans un quartier peuplé d'experts-penseurs en majorité placés sous la protection d'une institution, d'un Ordre, d'une confrérie, d'une communauté, d'une mafia. Ça m'apparaissait comme une forme d'austérité et de rigueur auxquelles je n'avais pas encore assez réfléchi. Cette jeune femme, elle aurait pu me dire que le système de santé aurait depuis longtemps réglé son déficit si les Québécois

(cette espèce humaine) avaient rigoureusement éliminé le sucre de leur alimentation dès 1981, dès la parution du *Mal du sucre* de Danièle Starenkyj, aux éditions Orion. Elle aurait pu me rappeler que l'élimination austère et rigoureuse des décibels dans l'environnement familial et scolaire aurait épargné des millions de dollars en ordonnances de Ritalin. J'étais, comme le déficit, bien en retard sur ma montre et la santé était bel et bien devenue une marchandise. On ne me croira pas : à peine vingt pas plus haut, chez l'Indien de l'Inde, la voix pieuse d'une soprano faisait goutter l'*Ave Maria* de Gounod sur les étalages de poivrons. Encore quelques pas de plus, c'était la voix d'Oum Kalsoum qui humectait les fraises et les framboises. À la sortie du dépanneur vietnamien, j'ai eu le plaisir de tenir la porte à Robert Lévesque qui entrait, les yeux chargés de réflexions, de recherches, de lectures : « Je prépare un livre! » Il portait des sandales tongs. Ne devrait-il pas porter des chaussures de travail à coquille com-

posite et à semelles antistatiques?

Au fond de nous, on est peut-être tous, chacun, pour soi-même, un modèle de contestation jubilatoire, c'est-à-dire d'austérité expérimentée. Si la peur est en chacun sa propre religion, nous pratiquons forcément et quotidiennement, dans notre for intérieur, les coupures essentielles. Est-ce que c'est là le fondement du fond sur lequel comptent ceux qui nous veulent du bien pour nous déposséder sereinement? Mis en vente comme esclave à Corinthe, Diogène dit au marchand qui lui demande ce qu'il sait faire : « Vends-moi à quelqu'un qui cherche un maître. » **L**

Suzanne Jacob est écrivaine.